

—Maman Marguerite était prévoyante, je dois l'être aussi ; on ne sait pas ce qui peut arriver ; je puis être malade, l'ouvrage peut manquer.

—Et puis vous avez le droit de penser que vous vous marierez un jour et que les économies que vous faites vous serviront lors de votre entrée en ménage.

La jeune fille tressaillait légèrement et resta silencieuse.

—Oh ! vous ne songez pas encore à vous marier, continua Mme Delteil, mais cela viendra, ma chère petite ; le mariage est dans la destinée probable de toutes les jeunes filles.

Emilienne étouffa un soupir.

—Après avoir travaillé toute la semaine, je ne suppose pas, si casanière que vous soyez, que vous restez enfermée ici le dimanche toute la journée ; quelques distractions vous sont nécessaires, vous avez besoin d'exercice, de changement d'air ; enfin, vous devez sortir.

—Sans doute, madame.

—Et nous ne vous voyons plus ; convenez que nous avons le droit d'en être étonnés.

—Il n'y a pas bien longtemps que j'ai fait une visite à Mme Villarceau.

—Oui, un mercredi, vous êtes restée avec elle dix minutes à peine ; vous êtes toujours très pressée quand vous venez à Passy. Mais ce n'est pas une visite en courant que nous désirons ; nous voudrions vous avoir de temps en temps tout un dimanche.

Voyons, Emilienne, je voudrais bien savoir comment vous employez vos dimanches.

—Mme Martinet et moi allons assister à la messe. Comme vous le savez, madame, je sors très rarement sans être accompagnée de cette excellente femme qui remplace auprès de moi maman Marguerite ; elle est le dimanche de toutes mes promenades. Nous ne sortons qu'après le déjeuner.

—Mais où allez-vous ?

—Oh ! un peu partout ; il y a tant de choses à voir et à admirer dans ce grand et beau Paris. Malgré son âge, Mme Martinet est très bonne marcheuse et nous pouvons faire de longues promenades. Comme vous le voyez, madame, je prends de l'exercice et les distractions ne me manquent point.

Quand le temps ne nous permet pas de sortir, j'ai mes livres, qui sont de bons amis et avec lesquels je ne m'ennuie jamais. Je lis, je lis beaucoup, cherchant à acquérir des connaissances que je n'ai pas.

—Est-ce que vous voulez devenir savante ? demanda en souriant Mme Delteil.

—Oh ! non, je n'ai pas cette prétention ; mais je ne veux pas être tout à fait ignorante.

—Voilà pour les dimanches où le mauvais temps vous force à rester à la maison.

—Quand je suis arrivée à Paris, tout était nouveau pour moi, j'abordais un monde inconnu ; un sauvage vena du fond de l'Afrique n'aurait pas été plus ébahi et plus éboui que je ne l'étais. Je ne sortais guère avec maman Marguerite, hélas ! toujours souffrante. C'est depuis quelques mois que je me suis mise à parcourir la ville, guidée par Mme Martinet qui connaît bien son Paris. Je ne croyais pas qu'on put apprendre tant de choses à visiter ce Paris qui offre à chaque pas des surprises, des merveilles.

Oh ! nous ne courons pas toujours les rues, nous nous reposons dans les squares, et je ne saurais vous dire quelle joie j'éprouve à voir les enfants jouer, se rouler dans la poussière sous les yeux caressants de leurs mères. Mais je suis encore une enfant ou plutôt je redeviens facilement enfant. Le croiriez-vous, madame, j'éprouve un très grand plaisir à m'asseoir, aux Champs Elysées, devant le théâtre de Gaignol, au milieu de ce charmant petit monde d'enfants qui bat des mains et rit aux éclats pour exprimer son contentement, et je ris aussi, moi, aussi fort qu'eux, m'intéressant aux farces de Polichinelle et d'Arlequin.

Comme ils sont gentils les enfants et comme leur joie est bonne à voir et fait du bien au cœur ! Je les aime, je les aime bien ces chers petits, qui me rappellent mon enfance, et c'est un véritable bonheur pour moi quand l'un d'eux, petite fille ou petit garçon, vient de lui-même, après m'avoir regardée, offrir son front à mes baisers.

—C'est là devinent que vous les aimez, ma chère Emilienne.

—Mais je ne suis pas toujours avec les enfants ; je ne me laisse pas de visiter nos riches et merveilleux musées. Chaque fois que j'entre au musée du Louvre, j'éprouve le même éblouissement, les mêmes sensations, et je n'ai pas assez de mes yeux pour admirer tous ces chefs d'œuvre accumulés, qui éveillent en moi des impressions que je ne puis analyser, que je suis impuissante à exprimer.

Quand, appuyée à la balustrade j'embrasse du regard les tableaux du Salon carré, je ne vois et n'entends rien de ce qui se passe ou se dit autour de moi ; je suis en extase devant le sommeil d'Antiope, la Vierge de Raphaël, saint Michel terrassant le dragon, la Cène de Léonard de Vinci, la Joconde au mystérieux sourire de Paul Véronèse.

C'est un autre enchantement quand je pénètre dans le magnifique Salon d'Apollon, où j'ai sous les yeux les trésors artistiques de plusieurs siècles.

Je ne saurais dire à quelle école je m'attache de préférence, quelle époque je préfère ; j'admire tout.

Mme Delteil écouta la jeune fille avec un étonnement qui se lisait sur sa physionomie. Emilienne se montrait à elle sous un aspect tout nouveau. C'était une révélation.

—Mais, ma chère, s'écria-t-elle, vous êtes une enthousiaste et vous avez l'âme d'un artiste ! Je voudrais vous entendre causer avec l'ami de mon fils, M. Paul Lebrun.

Emilienne ébaucha un sourire et répondit :

—M. Paul Lebrun ne verrait en moi qu'une ignorante, et il aurait rai-

son ; je ne sais pas dire pourquoi une œuvre est belle ; je le sens, voilà tout.

Vous désirez savoir comment se passent mes journées du dimanche, madame, je vous l'apprends, et c'est avec une véritable satisfaction que je vous parle de mes joies, de mes plaisirs, de mes amusements peu coûteux.

—Et moi, Emilienne, je suis charmée de vous entendre.

—Oh ! oui, madame, elles sont nombreuses à Paris les belles choses qui parlent au cœur et emplissent la pensée. Si, à chaque pas, l'œil trouve l'occasion d'admirer, à chaque pas aussi l'esprit a l'occasion de s'instruire.

Faut-il vous le dire, en dehors des musées, des églises, il est un endroit de Paris où j'aime particulièrement à aller et où je passe des heures entières : c'est au Jardin des Plantes.

—En vérité !

—Là aussi je rencontre beaucoup d'enfants, madame ; mais ce ne sont pas eux qui m'attirent dans ce jardin où tant de choses se trouvent rassemblées, ce sont—vous allez vous moquer de moi—ce sont les animaux.

—Ah !

—Devant les cages de ces fauves terribles, je me rappelle mon premier livre de lecture : les Fables de la Fontaine, et je retrouve d'anciennes connaissances. J'aime beaucoup les fleurs, madame, mais j'aime aussi les animaux, et c'est le fabuliste qui me les a fait aimer. En leur présence je fais appel à mes faibles connaissances en géographie, en histoire naturelle et je laisse mon imagination errer à travers des modes inconnus.

Au Jardin des Plantes, il me semble que j'ai traversé les mers et que je parcours les contrées les plus lointaines.

Je vois le lion en liberté dans les gorges de l'Atlas, faisant retentir les échos de ses rugissements ; je me rappelle les chasses de l'intrépide Gérard, qui n'a cependant pas tué tous les lions, et je me prends de pitié pour ce roi du désert enlevé du sol natal et emprisonné dans une cage de fer.

À côté, brillent comme des charbons ardents les yeux du tigre ; j'admire sa souplesse, la beauté de sa robe, et ma pensée s'en va loin, là-bas, au milieu des jungles de l'Inde où, peut-être, pour défendre sa liberté, il a soutenu une lutte héroïque contre de nombreux chasseurs.

Avec le jaguar, la panthère, le léopard, je me perds dans les déserts américains au milieu des hautes herbes où disparaissent, le lasso à la main, de hardis cavaliers lancés à la poursuite des taureaux et des chevaux sauvages.

Devant les ours, qui se promènent gravement, en dodelinant de la tête, dans la fosse où ils sont prisonniers, je reviens en Europe, en Russie, et plus près de la France, dans les montagnes des Alpes.

Puis je vais saluer l'éléphant, qui unit la force à la douceur et aime ceux qui sont bons pour lui. Et je pense, en le regardant, qu'on rencontrait autrefois les éléphants en troupes nombreuses dans l'Afrique centrale et que leur malheur a été de posséder des défenses qui ont tenté la cupidité des marchands d'ivoire.

On leur a fait une guerre acharnée, et ils disparaîtront de l'Afrique comme d'autres animaux dont il ne reste plus que le souvenir. Heureusement, l'Asie est pour l'éléphant une terre hospitalière. Là, on le respecte ; là, on l'acclame, quand il passe portant un nabab ou un rajah sur des coussins d'or et de soie.

Emilienne s'arrêta et, regardant Mme Delteil :

—Excusez-moi, madame, dit-elle, je vous ai peut-être ennuyée avec mon bavardage.

—Au contraire, ma chère petite, je ne me laisse pas de vous entendre, je vous écoute avec intérêt et je vous prie de continuer ; il m'est agréable de faire avec vous le tour du monde.

—Voyager ainsi par la pensée est un plaisir qu'il m'est facile de me donner.

L'ibis me transporte en Egypte et me rappelle qu'il y était un oiseau sacré. Quand je vois ces magnifiques canards au plumage azuré, je peux me croire en Chine, au bord du fleuve Jaune ou du fleuve Bleu. Avec les perroquets, les aras, les cacatoès, les toucans, qui étonnent les regards par la variété et la richesse de leurs couleurs, je traverse le Brésil, plusieurs contrées de l'Afrique et les îles Océaniques.

La jeune fille resta un instant silencieuse et reprit avec un doux sourire :

—Voilà, madame, ce que vous désiriez savoir ; c'est ainsi que je me procure des distractions et que je m'amuse le dimanche.

—Eh bien, ma chère Emilienne, je suis heureuse de vos confidences je vous savais très intelligente, mais je ne supposais pas que vous missiez tant d'ardeur à vous instruire. Ah ! laissez-moi vous le dire, vous êtes charmante, tout à fait charmante !

—Oh ! madame ! . . .

—Vous savez tout l'affection que nous avons pour vous, vous la méritez.

—Madame, vous me rendez confuse.

—Quand on a droit à des éloges, on n'a pas à en rougir.

Mme Delteil se leva pour se retirer et Emilienne se leva également. La mère de Lucien mit un baiser sur le front de la jeune fille.

—Voyons, dit-elle avant de sortir, aurons-nous le plaisir de vous voir demain ?

—Je le voudrais, madame, mais je crains bien de ne pouvoir me rendre à votre gracieuse invitation. Je me sens un peu fatiguée et vous ne seriez pas contente de moi si je vous allais montrer une figure maussade.

—On dirait vraiment que vous ne voulez plus venir chez nous.

—Madame, si vous ne me voyez pas demain, je ferai tout mon possible, je vous le promets, pour vous rendre prochainement votre bonne visite d'aujourd'hui.

—Enfin, je ne veux pas insister davantage. A bientôt, ma chère Emilienne.